



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Débat

Logiques psychanalytiques polyvalentes. À propos de l'article « La logique compréhensive à l'épreuve des faits (et réciproquement) » de M. Arminjon

Polyvalent psychoanalytic logics. About the article "The comprehensive logic facing the facts (and reciprocally)" by M. Arminjon

L. Poenaru

Centre médical de Peillonex, Chêne-Bourg, Suisse

INFO ARTICLE

Mots clés :

Logique classique
Logique contemporaine
Logique psychanalytique
Psychanalyse
Épistémologie

Keywords:

Classical logic
Contemporary logic
Psychoanalytic logic
Psychoanalysis
Epistemology

The computational harnessing of chance is no longer carried out through an application of a pre-constituted formal logic. Instead, the algorithmic capture of uncertainty (i.e., unknown quantities of un-patterned data) involves the speed of non-conscious connection that avoids the hierarchy of calculation and introduces an immediacy of decision able not only to forecast the future, but also to anticipate (and thus foreclose) chance¹.
Luciana Parisi (2018).

Adresse e-mail : liviu.poenaru@gmail.com

¹ L'exploitation informatique du hasard ne se fait plus par l'application d'une logique formelle préconstituée. Au contraire, la capture algorithmique de l'incertitude (c'est-à-dire des quantités inconnues de données non structurées) implique maintenant la vitesse d'une connexion non consciente qui évite la hiérarchie du calcul et introduit une immédiateté de décision capable non seulement de prévoir l'avenir, mais aussi d'anticiper (et donc d'exclure) le hasard. Traduction par l'auteur.

<https://doi.org/10.1016/j.inan.2021.10.003>

2542-3606/© 2021 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Les questions relatives aux logiques cliniques en psychanalyse ont été peu explorées par l'épistémologie psychanalytique. D'abord le terme « logique » (dans son sens premier d'étude scientifique, formelle, des normes de la vérité) paraît, *a priori*, antinomique et en totale contradiction avec les postulats (prouvés expérimentalement) d'un domaine conceptuel fondé sur l'idée que l'inconscient a ses raisons que la raison ne connaît pas. La permanente déformation des contenus psychiques et des perceptions par les strates de la mémoire personnelle, par des biais cognitifs, des mécanismes de défense, des conflits internes ou encore par l'ambivalence pulsionnelle rend la vérité subjective par définition insaisissable, à re-construire, à co-construire, toujours déguisée, fragmentée, disséminée.

Malgré ces postulats psychanalytiques qui représentent, à mon sens, autant de raisons et prétextes pour maintenir la discipline dans l'isolement épistémique et épistémologique comme dans la dissonance cognitive (Poenaru, 2019a) – et qui a produit, depuis son institutionnalisation par Freud, autant de fascinations que de rejets – il est indispensable de questionner les logiques à l'œuvre dans les trois axes (souvent confondus) qui constituent la discipline : la clinique, la théorie, la recherche. Sans doute, les trois axes font appel à des logiques à la fois différentes, indissociables, entrelacées, co-dépendantes. Car comment faire de la clinique sans repères théoriques ? Comment se plonger dans la folie à deux de la rencontre thérapeutique sans poser une série de garde-fous ? Ou comment faire de la recherche psychanalytique sans l'ancrage dans la clinique et – ce que nous discutons – sans critères scientifiques, du moins ceux du domaine de l'analyse qualitative (Poenaru, 2020) ?

Et pourtant, certaines voix dogmatiques ne cessent de générer la confusion théorico-clinique et scientifique en suggérant que le processus psychanalytique (et son épistémologie) serait constitué essentiellement d'un ensemble de concepts-mythes comme l'association libre, la neutralité bienveillante de l'analyste, une singularité qui échappent entièrement aux normes scientifiques, etc. Je suis d'accord avec les psychanalystes qui, tout au long de

l'histoire, ont défendu coûte que coûte (souvent au prix de l'exclusion des cadres scientifiques et de dérives sectaires) l'idée d'une singularité qui ne saura être prescrite par des lois scientifiques, qui est processuelle, multiple, déviante, trouble, désordonnée par rapport aux universaux et aux pouvoirs, etc. En revanche, nous pouvons affirmer que les individus intériorisent de plus en plus les pouvoirs (Butler, 1979 ; Foucault, 1975) via les codes omniprésents d'une société dystopique qui œuvre intensément à travers la propagande économique-politique et les régimes du capitalisme cognitivo-comportemental ; cela nous oblige à discuter et à différencier simultanément le caractère naturellement subversif et transversal des formations de l'inconscient en même temps que le démantèlement des subjectivités et des cohésions sociales produites par le contexte actuel.

Une discipline édifiée, comme je le mentionnais, sur trois axes (clinique, théorie, recherche), ne peut se satisfaire uniquement de la liberté associative et de la neutralité pour obtenir à la fois l'accès sans entraves à l'élaboration et à la perlaboration des « vérités » de l'inconscient, comme l'accès à l'univers de la connaissance. Ce cadre multiaxial est dans l'impossibilité de se défaire des références scientifiques, même si elles génèrent des conflictualités, des confusions, des résistances et des dénis où se jouent encore et encore la guerre philosophique entre le particulier et le général, le singulier et l'universel, le microscopique et le macroscopique. Le cadre multiaxial ne peut non plus ignorer l'importance capitale des rapports aux logiques de l'environnement social, culturel, numérique ou politique, et de l'intériorisation de ses codes qui (co)modifient en permanence les logiques en question. Toutes ces logiques ont leurs forces et leurs contradictions, mais sans leur articulation, nous basculons, à mon sens, dans des fragmentations (épistémologiques et épistémologiques) et des déterritorialisations (Deleuze & Guattari, 1972) stériles.

Mathieu Arminjon ouvre le débat *In Analysis* (3/2021) consacré aux « Logiques cliniques » en proposant une réflexion intitulée *La logique compréhensive à l'épreuve des faits (et réciproquement)*. Son objectif est de confronter épistémologiquement la logique psychanalytique à celle de l'épreuve par les faits (inspirée de *evidence-based medicine* et plus largement des sciences biomédicales). Mon commentaire à propos de ce texte a l'intention, après avoir présenté une brève synthèse des points de vue défendus par Arminjon, de focaliser le débat un peu plus sur le champ de la logique psychanalytique. En effet, en abordant en toile de fond l'inépuisable problématique portant sur la scientificité de la psychanalyse, Arminjon questionne en outre la potentielle inclusion de l'interprétation psychanalytique dans les régimes de vérité des sciences biomédicales tout en accordant moins d'importance à un ensemble de strates de la logique clinique psychanalytique qui me semble très important dans le cadre du présent débat. Les multiples débats générés par la scientificité de la psychanalyse incluent des aspects logiques – comme nous le verrons avec Arminjon – sans pour autant aboutir à un modèle satisfaisant défini par une série de caractéristiques et une somme de raisonnements. Je n'ai pas moi-même la prétention d'en créer un, mais d'esquisser les contours d'un modèle multistrates à la jonction des fondements psychanalytiques, des critères scientifiques (notamment en sciences humaines et sociales) et logiques, des perspectives critiques et politiques.

La logique compréhensive à l'épreuve des faits (et réciproquement)

Arminjon centre sa démonstration des difficultés épistémologiques attribuées à juste titre à la psychanalyse sur la question (controversée) de l'interprétation et plus particulièrement sur l'échec des approches expérimentales à tester et valider la

dimension interprétative de la psychanalyse. La théorie de la posture intentionnelle ainsi que certains travaux de psychanalyse expérimentale permettent à l'auteur de dégager les conditions sous lesquelles la logique compréhensive (permettant d'aborder la production de sens propre aux phénomènes sociohumains) peut être considérée dans un régime scientifique et appréhendée expérimentalement.

Karl Popper (1959) est, dans l'histoire de l'épistémologie des sciences, le philosophe qui tend à la psychanalyse le plus embarrassant des pièges : en postulant l'existence de critères (réfutabilité/falsifiabilité²) de démarcation entre sciences et pseudo-sciences, il labellise la psychanalyse, par défaut, comme pseudoscientifique et alimente un interminable débat concernant la scientificité de la psychanalyse. Grünbaum (1984), comme le rappelle Arminjon, considère, au contraire, que lorsqu'une interprétation fonctionne et qu'elle produit une levée des symptômes, elle démontre sa valeur scientifique, bien que la nature intraclinique de cette preuve ne corresponde pas aux normes scientifiques modernes (qui demeurent d'essence positiviste ?). Le statut épistémologique de l'interprétation psychanalytique constitue, pour Grünbaum, le problème épistémologique central de la psychanalyse. Mais l'interprétation est-elle l'arbre qui cache la forêt ? Autrement dit qui cache une série de problèmes épistémologiques qui sont indépendants des arguments habituels du débat et dont l'expression la plus manifeste – pour ne pas dire la plus dangereuse – apparaît dans la formulation interprétative ?

Arminjon s'attache dès lors à questionner la logique interprétative psychanalytique à partir de deux séries de contraintes :

- la lecture herméneutique de la psychanalyse ne pourrait pas s'affranchir de la logique expérimentale sans renoncer du même coup à son statut de traitement psychothérapeutique ;
- se soumettre aux régimes de vérité des sciences modernes suppose que la logique interprétative de la psychanalyse soit opérationnalisée au sein de protocoles expérimentaux.

Pour ce faire, plusieurs nécessaires détours épistémologiques sont proposés afin de mieux se repérer dans l'obscurité de cette forêt épistémologique volontairement énigmatique, inextricable et asymptotique, sinon elle ne saurait pas adresser cette étendue fascinante et horrifiante : l'inconscient. Il est certain, Freud appréhende des phénomènes étranges, à la limite du dicible, potentiellement naturels mais qui contredisent comme par défaut le champ épistémologique des sciences naturelles et du positivisme.

Pour ces raisons, comme le souligne Arminjon avec Ricoeur (1965), la tentative freudienne est une réussite et toute tentative visant à appréhender la psychanalyse en rapport aux sciences naturelles ou à évaluer son efficacité selon la logique de la preuve expérimentale procède de l'erreur logique. Ainsi, seule l'approche herméneutique saurait accéder à la singularité et aux idiosyncrasies propres à la vie psychique du sujet. Accéder à la vérité de la mémoire du sujet suppose donc le passage par la reconstruction qui est indissociable (dans le cadre psychanalytique fait d'inter-subjectivité) de la co-construction, de la co-pensée ou la co-psychéité. Tout ceci, poursuit Arminjon, aboutit à un sens qui est l'effet d'une communication impliquant, naturellement, la co-associativité (Widlöcher, 2004).

L'interprétation demeure néanmoins, selon l'auteur, à la fois un oubli et un échec dans la psychanalyse expérimentale. L'approche expérimentale mobilise bel et bien des concepts

² Une affirmation, une hypothèse, est dite réfutable (falsifiable) si et seulement si elle peut être logiquement contredite par un test empirique. Les adversaires de la psychanalyse restent convaincus que l'Œdipe, par exemple, n'est pas réfutable par un test empirique.

psychanalytiques ; or elle se place en porte-à-faux, suggère Arminjon, vis-à-vis des considérations des tenants de l'herméneutiques psychanalytiques pour qui la psychanalyse se caractérise essentiellement par la mise au jour, par le biais de l'interprétation entendue au sens large, des symptômes et de la place qu'ils occupent dans l'histoire singulière. Aussi, certains travaux expérimentaux suggèrent qu'il est difficile de conclure que la psychanalyse obtient des résultats cliniques en raison de sa méthode interprétative (Despland et al., 2006) et que les qualités du psychothérapeute prévalent très probablement sur son orientation théorique.

La posture intentionnelle (Dennett, 1983), discutée par Arminjon dans le cadre d'une épistémologie pluraliste selon laquelle l'activité scientifique ne se résume pas au contexte de justification, revalorise scientifiquement la dimension interprétative de la psychanalyse : l'attribution d'états mentaux (ou de concepts théoriques pré-établis ?) n'est pas exclusivement réservée à la recherche en psychologie, elle est monnaie courante en éthologie, en ingénierie ainsi que dans le champ de la biologie évolutionnaire. Cela ouvre sur la question concernant les conditions dans lesquelles la dimension interprétative de la psychanalyse pourrait être réintégrée aux régimes de vérité des sciences biomédicales : si les travaux sur l'évaluation de la cure valident l'efficacité des thérapies psychanalytiques, affirme Arminjon, ils permettent indirectement d'évaluer le rôle que joue la spécificité de la méthode interprétative dans le processus clinique. Pourquoi la psychanalyse, questionne-t-il, en tant qu'usage spécifique de la posture intentionnelle, ne pourrait-elle pas être elle aussi considérée comme un ensemble de concepts théoriques autorisant l'organisation à sa manière de données issues de la clinique et, éventuellement, comme un moyen comme un autre de poser des questions à la nature ? Pour notre auteur, si les travaux sur l'évaluation de la cure valident l'efficacité des thérapies psychanalytiques, ils permettent, indirectement, d'évaluer le rôle que joue la spécificité de la méthode interprétative dans le processus clinique.

Arminjon nous offre par conséquent, avec sa riche démonstration, quelques pistes de réflexion défendant l'hypothèse selon laquelle l'interprétation devrait, dans le régime de vérité des sciences biomédicales modernes, faire l'objet d'une évaluation empirique sans quoi la psychanalyse ne peut conserver son statut de psychothérapie.

Non-scientificité de la clinique

Avant de passer à des questions plus spécifiquement liées aux logiques psychanalytiques, je voudrais insister davantage sur une considération qui me paraît, comme suggéré plus haut, primordiale : je pense que l'assertion « la psychanalyse est une science » est fautive lorsque le concept de « psychanalyse » renvoie uniquement (comme dans la plupart des discussions philosophiques) à l'axe clinique de la discipline. Aucune clinique n'est une science ! Regardons de plus près les trois axes fondamentaux qui ne cessent de produire la confusion.

L'axe clinique

Faire de la clinique, que ce soit en médecine ou en psychanalyse, équivaut premièrement à un art du soin dans lequel le praticien mobilise certes des connaissances scientifiques (selon ses rapports aux sciences) mais principalement sa science à lui, sa subjectivité, sa méthode clinique, ses pulsions, sa mémoire, ses expériences professionnelles précédentes, la manière dont il investit son métier, ses origines, son genre, sa sagesse, la formation reçue, sa culture, sa rigueur, ses principes moraux, sa passion, etc. Il s'agit

donc avant tout d'un acte créatif individuel, intersubjectif (contre-transférentiel) et processuel, d'où l'appellation « art du soin » couramment attribuée aux pratiques cliniques. Réduire la démarche clinique à la créativité est une erreur épistémologique qui a coûté cher à la psychanalyse tout au long de son histoire, puisqu'elle a géré ce paradoxe en défendant prioritairement une créativité en rupture avec les sciences.

La conjonction du clinique et du scientifique est un paradoxe éthique et pratique qui est source de malentendus (Benaroyo, 2016) et qui est semblable en médecine et en psychanalyse, mis à part que dans cette dernière le corpus théorique techno-scientifique est moins imposant et n'est pas fondé, comme le rappelle Arminjon, sur des preuves (*evidence-based*).

Dans la logique de la clinique médicale, par exemple, les preuves apportent le plus souvent l'indice d'un dysfonctionnement autorisant la formulation d'un diagnostic et d'une indication thérapeutique sans fournir les détails du processus de soin : réactions au traitement, résistances, erreurs de diagnostic, rechutes, interactions avec le personnel soignant, conflits intersubjectifs et éthiques, investissements émotionnels et pulsionnels, etc. Les aspects du processus de soin, qu'ils soient individuels ou collectifs, sont manœuvrés, maniés, dirigés, influencés, maîtrisés, refoulés, réprimés ou réduits différemment dans chaque processus qui est forcément singulier, qui a son rythme et sa durée (généralement plus longue en psychanalyse), et qui relève donc de l'art du soin et non pas de la science au sens premier du terme.

Disons, pour faire bref, que nous entendons par « science » une somme de connaissances, modèles, argumentations, méthodes, etc. qui est pré-établie, bien que sujette à une pluralité, à des débats, des incertitudes et des évolutions. Ce n'est pas cette somme de connaissances qui est au premier plan du processus de soin tout en fournissant l'arrière-fond logique nécessaire aux élaborations et aux actions thérapeutiques toujours filtrées par la raison individuelle et ses limites. Le travail sur cet axe n'est pas guidé (malgré l'usage relatif de *guide lines* en médecine) non plus par une méthode de recherche, un protocole constitué d'hypothèses, d'objectifs, une récolte de données, la présentation de résultats, leur analyse à la lumière du cadre théorique à disposition, le questionnement des limites de son travail, etc. Je tente de dire que la méthode clinique et la méthode de recherche, malgré des similarités et des croisements, font appel à des démarches et des processus de pensée différents que nous ne pouvons pas confondre.

À propos du raisonnement médical, Masquelet (2006) nous rappelle que l'incertitude des prémisses logiques est la marque constitutive de ce type de raisonnement. Cela oblige le clinicien à progresser par décisions successives : « décisions de prendre en considération tel ou tel aspect de l'histoire du patient, décision d'accorder de l'importance à un signe, décision de choisir tel examen plutôt qu'un autre » (p. 8). Le patient peut fournir un large spectre d'informations, de récits, d'états, etc. Le clinicien, médecin comme psychanalyste, est contraint de choisir dans la masse d'informations qu'il permet d'émerger par son écoute et ses questionnements celles qui sont pertinentes par rapport à une recherche de contenus latents à traiter en priorité. En l'absence de ce raisonnement logique qui pose des limites, nous sommes face à l'infini des possibles voire des dérives.

Nendaz et al. (2005) entendent par raisonnement clinique « les processus de pensée et de prise de décision qui permettent au clinicien de prendre les actions les plus appropriées dans un contexte spécifique de résolution de problème de santé » (p. 236). L'étude du raisonnement clinique pourrait ainsi être abordée selon deux grandes approches : descriptive (processus utilisés naturellement par les cliniciens) et analyse décisionnelle (prescriptive,

visé à optimiser le raisonnement clinique). Les processus analytiques médicaux, quant à eux, peuvent être de type :

- *hypothético-déductifs* (évaluation d'hypothèses jusqu'à l'obtention d'un diagnostic de présomption, démarche analytique par activation d'un réseau de connaissances, recherche active de signes positifs ou négatifs, application de règles causales ou conditionnelles, approche bayésienne³) ;
- *non-analytiques* (inconscients et automatiques, identifiant des configurations, des patterns, des similarités avec des cas rencontrés précédemment).

Retenons le caractère complexe, hybride et multistrates de la logique clinique, se situant au croisement du descriptif, de l'analytique, de l'hypothético-déductif et du non analytique (subjectif). Des trois axes que je souligne, l'axe clinique est celui qui contient les éléments les plus illogiques de la psychanalyse, se traduisant par des productions verbales et non verbales inattendues, incongruentes avec un potentiel modèle pré-établi si ce n'est celui de l'association libre.

L'axe théorique

Cet axe est le socle de toute discipline, il précède l'acte clinique et en est issu, puisqu'il est le résultat d'une histoire d'expérimentations, recherches, élaborations et consensus menant à des modèles de compréhension de certains phénomènes préalablement observés, analysés, discutés, établis (passons, afin de simplifier le propos, sur l'absence de consensus entre les diverses écoles de psychanalyse qui ne cessent de se déchirer depuis des décennies). La théorie psychanalytique fait référence principalement aux phénomènes cliniques et à leur traitement. Ces phénomènes peuvent être entendus également comme des données empiriques recueillies par l'expérimentation et l'observation, et menant à des raisonnements *a posteriori*.

L'axe théorique et ses logiques viennent soutenir, justifier et encadrer en permanence la pratique, la prise de décision, les mouvements personnels, les positions épistémiques et épistémologiques occupées par le clinicien et/ou le chercheur. Il est constitué de modèles établissant une représentation (simplifiée) d'une réalité d'un phénomène observé, analysé au préalable dans la pratique (clinique principalement et j'ajouterais sociale, politique, culturelle, économique, etc.). Les modèles fournissent une théorie autorisant de prévoir ce qu'il se passerait si certaines conditions étaient réunies, par exemple. Construire une théorie en accord avec les divers champs scientifiques convoque, *a minima*, des regards de l'épistémologie générale des sciences qui justifient la cohérence et la logique du propos. Les épistémologues s'accordent (Soler, 2019) qu'il existe, en plus des fondements épistémologiques généraux, un nombre incalculable d'épistémologies locales toutes créatrices de modèles particuliers limités à un domaine d'application.

La théorie psychanalytique est fondée sur un ensemble de postulats, chacun sous-tendu par une logique particulière :

- l'existence d'un inconscient au sein duquel œuvrent des phénomènes psychiques (potentiellement conflictuels) qui déterminent nos pulsions, nos perceptions, nos affects, nos choix d'objets, nos défenses, etc. ;
- l'existence de pulsions – et c'est l'originalité indéniable de la psychanalyse – émanations du croisement du somatique, du psychique et de la singularité historique/contextuelle des événements ;
- la traversée de stades de développement psychosexuels ;

³ Selon le théorème de Bayes, le clinicien a une conception *a priori* de la probabilité d'un diagnostic particulier.

- l'importance du complexe d'Œdipe et du narcissisme dans la maturation psychique ;
- le rôle prépondérant joué par la mémoire et les relations précoces (avec leurs qualités psychosexuelles) et leurs effets sur le développement individuel normal et pathologique, etc. ;
- le rôle des traumatismes, leurs liens avec la compulsion de répétition et la psychopathologie ;
- le rôle de la mentalisation : mettre des mots, donner un sens, construire un tissu représentatif (déterminé par les normes ?) qui a comme objectif de contenir des représentations et des affects en errance, clivés, réprimés, indicibles, incontrôlables, insupportables et qui s'expriment, à défaut de mentalisation, à travers des débordements comportementaux, émotionnels ou somatiques pouvant être à l'origine d'une souffrance notable voire d'une invalidité ;
- l'association libre comme source de connaissance de l'inconscient et de sa dynamique. « La règle c'est de dire tout ce qui vous passe par la tête, sans trier, sans avoir peur de vos incohérences », m'avait dit mon premier analyste lorsque je me suis allongé pour la première fois sur son divan. Ce pacte avec la franchise dans le rapport à soi et au monde est un prérequis essentiel, présumé autoriser l'accès à la « vérité » subjective qui se dérobe face aux conflits internes, au normatif, à la morale dominante, aux universels ;
- etc.

Ces quelques éléments d'un spectre théorique considérable sont intriqués à des techniques thérapeutiques supposées efficaces : l'incitation à la remémoration et à l'élaboration des contenus psychiques, le maniement des mouvements transféro-contre-transférentiels comme preuves de vécus archaïques problématiques (notamment dans la relation mère-bébé), l'interprétation (des contenus latents, des rêves, lapsus, acte manqués), le déchiffrement de la configuration œdipienne, le cadre des séances (nombre de séances hebdomadaires, durée, dispositif en face-à-face ou divan-fauteuil, etc.).

Le corpus théorique et les techniques thérapeutiques qui le soutiennent a fait l'objet de multiples débats qui ne concernent pas uniquement la scientificité de la psychanalyse, mais aussi ses collusions avec la logique patriarcale, industrielle et consumériste (voir les débats *In Analysis* consacrés à des thématiques comme : *Sujet digital*⁴, *HLGBTIQAP+*⁵, *Crises environnementales*⁶, *Effets psychologiques de la propagande*⁷). Les auteurs qui ont contribué à ces débats de la revue *In Analysis* plaident pour une révision de nombreux concepts (relatifs à la sexualité notamment, qui paraît désastreuse aux yeux de beaucoup en raison de son caractère normatif), pour l'urgence d'une prise de conscience des mutations contemporaines et de ses effets psychologiques, comme pour un maintien du potentiel émancipateur de la psychanalyse. L'axe théorique psychanalytique, situé au croisement de la clinique et de la recherche, démontre ainsi que le corpus théorique est une condition nécessaire mais non suffisante pour répondre aux critères de scientificité.

L'axe de recherche

L'activité de recherche représente, à mon sens, l'axe le plus foncièrement scientifique et logique, là aussi, à condition que

⁴ *In Analysis* 3(2), 2019, *Sujet Digital* : <https://www.sciencedirect.com/journal/in-analysis/vol/3/issue/2>.

⁵ *In Analysis* 4(3), 2020, *HLGBTIQAP+* : <https://www.sciencedirect.com/journal/in-analysis/vol/4/issue/3>.

⁶ *In Analysis* 5(1), 2020, *Crises environnementales* : <https://www.sciencedirect.com/journal/in-analysis/vol/5/issue/1>.

⁷ *In Analysis* 5(2), 2020, *Propagande et ses effets psychologiques* (sous presse) : <https://www.sciencedirect.com/journal/in-analysis/articles-in-press>.

certain critères soient respectés. La recherche en psychanalyse est fournie par les milieux académiques (constitués souvent de cliniciens) et par les associations professionnelles à travers des publications, des débats, des colloques, etc. Si les milieux académiques sont plus proches des principes scientifiques – tandis que les associations professionnelles sont plus proches de la clinique – ils font néanmoins l'objet de vives critiques concernant, par exemple, l'absence de fondements tangibles en accord avec les méthodologies contemporaines des sciences, la diffusion d'enseignements de la méthodologie, y compris de la méthodologie de la recherche, qui se réduisent à des contenus cliniques, etc. (HCERES, 2018). En outre, de nombreux psychanalystes s'opposent à l'idée que la psychanalyse puisse être enseignée à l'université, contribuant ainsi à la construction d'un environnement que l'on qualifie de sectaire et aux mouvements d'exclusion académique qui jalonnent l'histoire de la psychanalyse :

« la recherche psychanalytique ne pouvait prendre place qu'au cœur d'un travail clinique, puisqu'elle doit tenir compte de la relation transférentielle qui constitue un cadre à la production des libres associations. Cela l'exclut de l'université car ce cadre ne peut être offert que par des psychanalystes, donc des personnes analysées et formées à cette méthode de traitement destinée aux personnes qui souhaitent réaliser une démarche personnelle (Krymko-Bleton, 2016, p. 52) »

Pour ce qui concerne les études de cas signés par des cliniciens et publiés par certaines revues de psychanalyse, l'on peut affirmer qu'elles participent de la recherche en psychanalyse. En revanche, l'on déplore, dans le cadre de ces recherches par cas, une faible validité des données (non articulées à des théories et des résultats de recherche alternatifs sous forme de triangulation théorique), l'inadéquation avec les principes de base de la recherche qualitative (Poenaru, 2020), l'obsolescence des modèles explicatifs, etc.

« Parmi les critiques adressées à la psychanalyse depuis son invention, les plus radicales concernent sa méthode de recherche même. Les récits de cas uniques, y compris lorsqu'ils sont mis en série (et donc mutuellement potentialisés dans leurs résultats), échoueraient à convaincre de leur valeur probante, tant pour la fondation des concepts disciplinaires, que – cliniquement – pour leur mise à l'épreuve d'un point de vue thérapeutique » (Visentini, 2021, p. 78)

Pourquoi échoue-t-on à convaincre de la valeur probante de la recherche psychanalytique ? Est-ce qu'il suffit de potentialiser les résultats en mettant en série des cas uniques ? N'est-ce pas parce que l'ensemble présente une faible valeur du point de vue du raisonnement logique et des critères de validité malgré le potentiel épistémologique du « penser par cas » qui n'est *a priori* pas un problème dans la recherche qualitative en sciences humaines et sociales ? « Penser par cas » suffit-il pour prétendre penser scientifiquement ? Je ne pense pas, puisque les critères de validité généralement admis en recherche qualitative ne sont pas respectés dans la recherche psychanalytique alors qu'ils ne nuiraient en rien, comme pourraient le croire beaucoup de psychanalystes, à la valeur essentiellement psychanalytique de leurs réflexions, tout au contraire.

Maxwell (2012) propose une liste de critères de validité d'une recherche qualitative qui pourrait s'appliquer entièrement à la recherche psychanalytique :

- recherche d'explications théoriques alternatives ;
- recherche de preuves divergentes et de cas négatifs ;

- triangulation (collecte de données à partir de sources multiples, à l'aide de méthodes multiples et d'angles théoriques multiples) ;
- solliciter les avis de ceux qui sont familiers avec le cadre et des étrangers ;
- contrôle des membres ;
- richesse des données ;
- quasi-statistiques pour évaluer la quantité de preuves ;
- comparaison.

Nous constatons que seuls les axes théoriques et de recherche ont le potentiel d'autoriser à la psychanalyse le qualificatif de discipline « scientifique » et non pas uniquement philosophique. C'est la rigueur méthodologique – en accord avec l'épistémologie des sciences humaines et sociales qui est entièrement compatible avec l'épistémologie psychanalytique (qui présente une tendance à l'isolement épistémologique par défaut) – qui est/sera déterminante pour l'avenir scientifique de la psychanalyse et pour son inclusion/exclusion des milieux académiques.

Considérations logiques

Le terme « logique », du grec *logikê*, est dérivé de *lógos*, signifiant à la fois « raison », « langage » et « raisonnement ». Dans l'approche historique de la logique, l'on insiste tout particulièrement sur la syllogistique aristotélicienne. Le syllogisme est un raisonnement logique mettant en relation au moins trois propositions : deux ou plus d'entre elles, appelées « prémisses », conduisent à une « conclusion ». Exemple : « Tous les hommes sont mortels, or Socrate est un homme ; donc Socrate est mortel ».

Dans son approche classique, formelle et d'essence mathématique, la logique renvoie à l'étude des règles que doit respecter toute argumentation correcte. Cette logique exclut la considération des *intensions* (le contenu particulier des significations) et réduit formellement les énoncés en propositions désignées par les lettres p, q, r, etc. ; l'opération lève donc les ambiguïtés de la langue naturelle (Vernant, 2011) en supprimant les significations. Toute proposition est sémantiquement interprétée selon sa valeur de vérité (approche strictement *extensionnelle* du calcul des propositions, régie par le principe de bivalence et la binarité vrai-faux).

« En effet, il ne revient pas à la logique de déterminer la vérité ou la fausseté des propositions simples, suggère Vernant. Soit elle considérera *a priori* tous les cas possibles, soit elle procédera *a posteriori* en faisant appel à une information *extralogique* : savoir scientifique (mathématique, astronomique, physique, etc.) ou simplement connaissance commune » (Vernant, 2011, p. 27).

C'est certain, une perspective qui supprime les significations des propositions tout en faisant abstraction du locuteur, de l'interlocuteur, de leurs intentions, du temps et du lieu de l'énonciation, ne peut être, *a priori*, qu'en totale contradiction avec l'épistémologie psychanalytique. Retenons qu'il est possible de procéder en faisant appel à une information extralogique qui ne fait qu'ouvrir sur la pluralité des logiques.

La syntaxe de la logique des propositions est ainsi fondée sur des variables de propositions appelées également atomes représentant des propositions sur lesquelles on ne porte pas de jugement nuancé vis-à-vis de leur vérité : elles peuvent être soit vraies, soit fausses, mais on peut aussi ne rien vouloir dire sur leur statut. Les variables sont combinées au moyen de connecteurs logiques (fonctions) qui sont, par exemple : le connecteur binaire disjonctif (ou), de symbole « \vee » ; le connecteur binaire conjonctif (et), de symbole « \wedge » ; le connecteur binaire de l'implication, de symbole « \rightarrow » ; le connecteur unaire ou monadique de la négation (non), de symbole « \neg ».

En logique, on s'accorde à considérer trois « moyens » de construction de raisonnements : la déduction (inférence menant d'une affirmation générale à une conclusion particulière), l'induction (chercher des lois générales à partir de l'observation de faits particuliers, sur une base probabiliste) et l'abduction (établir la cause la plus vraisemblable d'un fait et affirmer, à titre d'hypothèse, qu'il est le résultat de cette cause). Un raisonnement est dit déductif s'il ne s'appuie que sur la règle de déduction ; il est dit hypothétique s'il s'appuie sur au moins l'une des règles d'abduction ou d'induction. Seule la déduction conserve la cohérence d'une théorie.

Définie comme la science de l'inférence formellement valide (Wagner, 2015), la conception classique de la logique annonce une valeur universaliste, voire dogmatique (renforcée par sa complexité technique pour les profanes), selon laquelle il n'existerait pas d'autres langages qui permettraient d'interpréter des domaines d'objets différents, abordant des questions qui dépassent la logique en tant que science. Souvent présentée, par une inévitable économie intellectuelle, comme une série de logiques mathématiques, symboliques ou formelles exposée comme des vérités sur la logique, ces dernières oublient de mentionner qu'il existe une prolifération de logiques qui soulève davantage de questions qu'elle n'apporte de réponses, souligne Wagner. On sous-entend souvent que la logique possède une unité qui traverse l'histoire depuis l'Antiquité alors que :

« ceux qui en font indiscutablement partie ne sont d'accord entre eux ni sur la définition de la logique ni sur son unité, ni sur la nature du projet intellectuel qui oriente leur travail, ni même sur l'intérêt qu'il pourrait y avoir à délimiter clairement la province de la logique » (Wagner, 2015, p. 7).

S'il existe autant de différences de points de vue et de sens, comment se fait-il, questionne Wagner, que la logique soit considérée comme une science, impliquant l'une des plus assurées de toutes : les mathématiques ? Cet auteur est d'avis que l'absence de consensus quant à sa définition, son orientation générale et ses principes fondamentaux n'enlève rien à une doctrine logique commune, ni au caractère scientifiquement contraignant des théorèmes qu'elle démontre, qui ne sont pas moins certains que des théorèmes mathématiques.

La logique principalement binaire fondée sur un principe de bivalence est remise en question au début du XX^e siècle par de nouvelles perspectives :

- les *logiques trivalentes/polyvalentes* incluent plusieurs valeurs logiques, allant donc au-delà de la bivalence classique vrai-faux ; elles ajoutent une valeur indéterminée, le possible (Łukasiewicz, 1957) et une logique des paradoxes (Priest, 1979) ;
- l'on admet l'existence d'une « incomplétude » (Gödel, 1931) qui introduit une *différence entre ce qui est démontrable et le reste*. Dans ce « reste », il peut y avoir des propositions réfutables, c'est-à-dire dont la négation est démontrable et des propositions au statut incertain, ni démontrable, ni réfutable ;
- la *logique floue (fuzzy logic)*, due à Lotfi Zadeh (1965), considère qu'une proposition est vraie selon un certain degré de probabilité ;
- la *logique modale* atténuée (possible) ou renforcée (nécessaire) des propositions. Saul Aaron Kripke (2011) donne une interprétation des énoncés des logiques modales utilisant des mondes possibles.

La logique actuelle dirige son intérêt vers des questions dont le rejet ou le dépassement avaient précisément permis à la logique mathématique de se constituer : les singularités de la grammaire, les langues naturelles (initialement rejetées car perçues comme

incapables de mettre en évidence et d'exprimer de façon claire les structures logiques), la psychologie du raisonnement, la méthodologie scientifique, l'analyse de la connaissance (Wagner, 2015). Ces dépassements étaient nécessaires car, comme le suggère Wittgenstein (1922), « loin d'être les vérités les plus générales, les propositions de la logique ne disent rien, ne traitent de rien et sont de pures tautologies. Ainsi, une insistance du principe logique du tiers exclu comme "il pleut ou il ne pleut pas" ne nous apprend rien sur l'état des choses dans le monde et elle est, pour cette raison, "vide de sens" » (Wagner, 2015, p. 108). L'évolution de la logique, tout en restant fidèle à son système formel classique, ouvre donc la voie à la pluralité, à de nouvelles expressions, dialectes et systèmes d'écriture.

Logique classique comme strate encadrante

Nous constatons dans ce qui précède à la fois la complexité du monde de la logique – de quoi donner froid dans le dos aux psychanalystes – et notamment une potentielle ouverture vers des logiques infinies compatibles avec la logique psychanalytique – à condition qu'il en existe une et qu'elle soit clarifiée – postulant *a priori* l'existence d'autant de possibles que d'individus. Cela n'est pas sans lien avec la question de la pluralité épistémologique et méthodologique admise dans la recherche qualitative en sciences humaines et sociales évoquée par (Arminjon, sous presse – voir aussi Marshall et Rossman (2016), Poenaru (2020)).

Du moins dans les axes scientifiques de la psychanalyse, il est important d'interroger la valeur de vérité des propositions, ainsi que les preuves de validité (degré de confiance que nous pouvons avoir dans les résultats que nous avançons et interrogation des biais de nos expériences cliniques). En défendant une approche hybride mêlant la logique classique (aristotélicienne) et des logiques en quantités infinies, Andler (1995) nous indique une des strates – que je présume comme étant la plus encadrante alors qu'elle est la plus absente – de la logique psychanalytique. Pour faire science (ou psychothérapie), la notion de vérité est inévitable, comme un socle sur lequel peuvent se construire diverses pluralités-subjectivités-valences. Car on doit, de manière formelle ou non, prendre en considération à la fois le calcul logique des propositions, des prédicats et des relations, comme les assertions impliquant une prise de position de l'interlocuteur ouvrant sur la polyvalence des possibilités et des sémantiques.

Si nous affirmons par exemple que « les transsexuels sont par définition des individus présentant un trouble psychologique et une immaturité sexuelle » (proposition relativement courante dans l'approche psychanalytique et non seulement), nous sommes, dans la transcription formelle de cet énoncé, dans un raisonnement syllogistique de type : si A, alors B et C [$A \rightarrow (B \wedge C)$]. Admettre cet énoncé comme vrai suppose, dans la logique classique, que toutes les variables sont vraies et, dans une logique probabiliste, partiellement vraies. Or, la logique prend en considération tous les cas possibles, partant du postulat que chaque proposition peut être vraie ou fautive, donnant donc lieu à une multiplicité de configurations de vérité. Chaque variable propositionnelle pouvant prendre deux valeurs (vrai ou faux), la table de vérité d'une fonction à deux variables propositionnelles – prenons cet exemple pour faire plus simple – possède quatre lignes de possibilités, menant à 16 (= 2⁴) choix possibles (voir Tableau 1). Le nombre des possibles se multiplie donc avec le nombre de variables propositionnelles.

Nous voyons avec le Tableau 1 qu'une combinaison propositionnelle a plusieurs *issues logiques* (16 en l'occurrence), impliquant plusieurs fonctions : *conjonction* (vraie lorsque les propositions sont toutes les deux vraies), *disjonction exclusive* (vraie si et seulement si une des propositions disjointes est vraie),

Tableau 1

Tableau à deux variables propositionnelles et 16 fonctions (vrai/faux).

A	B	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16
V	V	V	V	V	V	V	V	V	V	F	F	F	F	F	F	F	F
V	F	V	V	V	V	F	F	F	F	V	V	V	V	F	F	F	F
F	V	V	V	F	F	V	V	F	F	V	V	F	F	V	V	F	F
F	F	V	F	V	F	V	F	V	F	V	F	V	F	V	F	V	F

V : vrai ; F : faux.

disjonction inclusive (vraie si et seulement si l'une au moins des propositions est vraie), *incompatibilité* (lorsque les propositions ne peuvent être vraies ensemble), *rejet* (vraie lorsque les propositions sont fausses), *conditionnelle* (vraie si son antécédent est faux ou son conséquent vrai), etc. (Vernant, 2011).

Si nous quittons l'approche formelle pour nous appuyer sur l'approche sémantique de notre énoncé, nous devons interroger les multiples conditions de vérités de nos énoncés ainsi que leurs preuves, tout en ajoutant une analyse critique des arguments et des concepts, en l'occurrence : transsexuel, trouble psychologique, immaturité sexuelle. La triangulation théorique (évoquée plus haut) comme appui extralogique permet d'augmenter la validité en recherche qualitative (Marshall et Rossman, 2016 ; Maxwell, 2012). Nous savons actuellement que les études critiques notamment anglosaxonnes (*gender studies*, etc.) apportent des preuves contraires tout en déconstruisant les variables politiques, économiques, sociales, etc. qui contribuent à la pathologisation des personnes *trans*. C'est aussi dans ce sens de la triangulation que l'approche neuropsychanalytique est salutaire car elle apporte des preuves supplémentaires pour valider ou invalider certains concepts psychanalytiques.

L'exemple d'énoncé mentionné ci-dessus plaide en faveur d'un raisonnement logique psychanalytique fondé à la fois sur la logique classique (comme modèle *encadrant* une multiplicité de valeurs de vérités) et ses nécessaires dérivés en termes de raisonnement (vérité, sémantique, analyse critique), sans lesquels les propositions et principalement les conclusions d'un raisonnement risquent de souffrir d'une faible validité et notamment d'une non-prise en considération de la pluralité des possibles. On imagine difficilement comment la recherche en psychanalyse – qu'elle soit qualitative, quantitative ou expérimentale – pourrait se passer de ces constructions logiques.

En outre, nous pouvons affirmer que le clinicien opère – avec le langage qui est le sien et donc parfois à son insu – en respectant les trois modalités de construction d'un raisonnement logique : l'induction, la déduction et l'abduction. Car en explorant un cas particulier à partir de ce qui émerge sur le « terrain » unique de la rencontre thérapeutique, il « établit » des mécanismes généraux qui gouvernent tel individu (ce qui est une forme d'induction, limitée à un seul cas), tout en faisant des inférences à partir des connaissances générales sur la métapsychologie (ou autres connaissances scientifiques) pour déduire le fonctionnement singulier d'un cas unique (déduction). À cela s'ajoute la recherche des causes les plus vraisemblables sous forme d'hypothèses (interprétations probables) relatives aux expériences précoces et aux raisons inconscientes à partir de données empiriques et d'observations cliniques (abduction). C'est probablement dans l'abduction et son raisonnement hypothétique que le psychanalyste peut exprimer le plus sa créativité, tandis que dans la déduction il est dans l'obligation de respecter la cohérence de l'axe théorique et des connaissances scientifiques (à moins qu'il teste, dans un objectif de recherche, de nouvelles hypothèses théoriques).

Effectuer un travail clinique c'est aussi se mettre, par défaut, dans une position de chercheur d'éléments intra- et intersubjectifs qui étayent son raisonnement. Wallace (1971) suggère que les

deux principaux modes de raisonnement, l'induction et la déduction sont entremêlés dans un processus de recherche. Paradoxalement, le clinicien, en respectant l'axe théorique et sa logique, doit simultanément libérer son esprit de toute logique afin de mieux saisir l'alogicité du singulier qui se découvre dans l'expérience clinique.

Logique psychanalytique multistrates

Il existe sans doute une infinité de strates logiques se déployant entre le particulier/singulier et le général. Certaines d'entre elles ont néanmoins un caractère prioritaire dans l'épistémologie psychanalytique. La strate de la logique classique a été développée plus haut, ainsi que les axes psychanalytiques (clinique, théorie, recherche) chacun sous-tendu par des logiques différentes. Parmi l'infinité des strates présentes, je voudrais en nommer quelques autres qui me paraissent essentielles pour le maintien de la cohérence disciplinaire psychanalytique.

Logiques intra- et intersubjective

Lorsque le clinicien est face à un patient, il est confronté premièrement à une logique intrasubjective répondant aux impératifs des formations psychiques, dont les prémisses s'expriment à travers des modalités singulières d'expression : pulsions (avec leurs représentants représentation et affect), remémorations, perceptions, mécanismes de défense, etc. C'est certainement la strate la plus originale et une des plus importante de l'ensemble logique à l'œuvre dans le processus analytique. Les travaux portant sur le développement de l'enfant en interaction (dans une logique intersubjective) avec son entourage, loin de contredire l'approche psychanalytique ou uniquement de confirmer cette dernière, ont contribué à la construction de nouveaux paradigmes théorique en psychanalyse. Pour Speranza et Ouss (2010), ces travaux ont le mérite d'intégrer, d'une part, les connaissances cliniques portant sur le processus et les résultats de la psychothérapie et, d'autre part, la recherche sur la relation précoce mère-enfant, la psychopathologie du développement et les neurosciences cognitives.

Psychanalyse et neurosciences s'accordent actuellement sur un assemblage de données scientifiques relatives aux expériences précoces, à la mémoire (Boulanger & Robert, 2018), aux émotions, à la perception etc. qui fournissent les bases d'une logique intra- et intersubjective. La mémoire à long terme, par exemple, nécessite une modification anatomique (Squire & Kandel, 2005) qui assurera sa répétition, son auto-entretien et donc son investissement de l'intérieur. En total accord avec les vues psychanalytiques, Versace et al. (2002) proposent, à partir de nombreux travaux, une mémoire qui se définit par la prépondérance de nos expériences passées ; la mémoire à long terme domine l'ensemble du fonctionnement cognitif et pas seulement dans les étapes périphériques et secondaires. Aussi, sont-ils d'avis que « toute forme de connaissance serait rattachée à des expériences perceptivo-motrices et émotionnelles, et émergerait de la "ré-évo-cation", ou "simulation" (...) de ces expériences, ou de ce qui

s'est progressivement renforcé au cours de ces expériences » (p. 10). Damasio (1994) de son côté explique la variété des modulations défensives induites par les sites neuronaux qui répondent, dans l'actuel, en fonction des expériences passées. Les représentations qui correspondent aux dispositions neuronales qui sous-tendent l'émotion « sont implicites, en sommeil, et indisponibles à la conscience » (p. 107).

Freud (1900) considère l'affect (en tant que représentant de la pulsion) dans un rapport particulier aux processus corporels ; pour lui, il s'agirait d'une « opération motrice ou sécrétoire, dont la clé d'innervation réside dans les représentations de l'inconscient » (p. 637). Nous voyons ici à quel point Freud et Damasio sont proches dans leur vision de l'affect, respectivement de l'émotion et comment psychanalyse et neurosciences partagent des vues communes. Pour Damasio, les émotions marquent certains aspects d'une situation ou certains résultats d'actions possibles (enregistrés dans la mémoire) en donnant après-coup des informations somatiques lors de la prochaine situation semblable. Le corps est alors la base de la représentation et il y a interdépendance corps-cognition, le cerveau ne pouvant pas fonctionner sans écouter un corps en pleine activité biologique en grande partie inconsciente. Cet auteur est d'avis que l'émotion remplit une double fonction : elle induit une réaction spécifique à une situation et régule l'état interne de l'organisme de sorte qu'il soit prêt à la réaction spécifique. Le même auteur nous indique les réactions modulatrices plus subtiles que les émotions peuvent induire, se traduisant par des altérations significatives de la fonction cérébrale (comme le filtrage ou le passage des signaux du corps, leur inhibition ou augmentation sélective et la modification de leur qualité plaisante ou déplaisante).

Quant au perceptif, il se présente comme un chaînon processuel dans un système dont les éléments ne peuvent être isolés que pour des raisons expérimentales et théoriques ; il est donc à considérer avec une série de composantes qui lui sont indissociables et qui rendent le processus extrêmement complexe car incluant à la fois le stimulus, son intégration et sa transformation. La coexistence du percevoir et du remémorer avancée par Freud (1912) trouve un écho dans les postulats de Squire et Kandel (2005) selon lesquels la perception est incluse dans la mémoire non déclarative alors que les souvenirs à long terme semblent être stockés dans les mêmes structures distribuées qui perçoivent, traitent et analysent ce qui doit être rappelé. Ces auteurs sont d'avis que nos expériences visuelles modifient les premières étapes du traitement cortical tout en modifiant la manière dont nous voyons.

La logique intersubjective met donc ensemble deux logiques intrasubjectives pour créer un espace tiers intersubjectif qui est certainement plus que la somme des deux intrasubjectivités à l'œuvre - raison pour laquelle nous parlons de co-création, co-construction, etc. Probablement que les mouvements transféro-contre-transférentiels sont déterminants dans la logique dynamique que crée la rencontre. Pour les néophytes, le transfert fait référence à un domaine intermédiaire où se jouent « la transposition, le report sur une autre personne - et principalement le psychanalyste - de sentiments, désirs, modalités relationnelles jadis organisés ou éprouvés par rapport à des personnages très investis de l'histoire du sujet » (Denis, 2002, p. 1744). Denis a raison de souligner que « des phénomènes de transfert apparaissent de façon naturelle dans la vie de tout un chacun » (p. 1744) puisque tout semble indiquer que la configuration intersubjective, comme toute configuration objectale, mobilise la mémoire et les pulsions qui s'y attachent. Le contre-transfert, quant à lui, se réfère à « l'ensemble des réactions inconscientes de l'analyste au transfert de son patient, y compris les sentiments projetés en lui par celui-ci » (Geissmann, 2002, p. 365).

Les données transféro-contre-transférentielles représentent un pivot central de la construction en analyse et sont un indicateur

incontournable de mouvements inconscients problématiques - à élaborer, à traduire en paroles, en remémorations et en sens - présents chez l'analysant et l'analyste. Du côté des neurosciences, les neurones miroirs (Rizzolatti & Sinigaglia, 2011) livrent une information biologique essentielle pour la compréhension du phénomène transféro-contre-transférentiel présent dans toute rencontre intersubjective.

Ces notions très vite survolées et qui n'insistent certainement pas suffisamment sur les corrélations psychanalyse-neurosciences qui démontrent la pertinence de certains concepts psychanalytiques, suggèrent, comme le constate Andler, qu'il existe à la fois des éléments logiques (prouvés par la recherche scientifique) et des éléments alogiques (sur lesquels la psychanalyse appuie son épistémologie) montrant que le système cognitif fonctionne selon des principes non conformes à la norme rationnelle. Autrement dit, nous avons la preuve logique de l'alogicité du singulier intrapsychique, ce qui nous met simultanément et paradoxalement sur deux chemins exploratifs et analytiques : celui du logique et celui de l'alogique. Se réfugier dans l'un ou l'autre est certainement une erreur épistémologique.

Logique des interprétations

La psychanalyse n'existerait pas sans les interventions techniques du clinicien qui établissent un cadre, des liens psychiques et facilitent la production d'un matériel subjectif (verbal et non verbal) ; le praticien met au travail ses capacités de liaison et de reconstruction (à l'aide d'un tissage hypothético-déductif) à partir d'éléments transféro-contre-transférentiels, de ses positions théoriques, de son écoute, de la remémoration, de la libre association, de ses questionnements, de ses choix d'objets discursifs, de ses résistances, etc. Parmi les techniques d'intervention, l'interprétation occupe une place centrale tout en étant sujette, comme le rappelle Arminjon, à de multiples disputes en raison des difficultés à la rendre compatible avec la « logique scientifique moderne ». La logique interprétative psychanalytique demeure, selon Arminjon, à la fois un oubli et un échec dans la psychanalyse expérimentale. Notre auteur nous rappelle que Dennett (1983), avec ses réflexions sur la *posture intentionnelle*, revalorise scientifiquement la dimension interprétative de la psychanalyse tandis que les travaux de Despland et al. (2006), comme mentionné plus haut, concluent qu'il est difficile de savoir si la méthode psychanalytique obtient des résultats probants en raison des spécificités de ses interprétations. Selon Arminjon, la logique interprétative de la psychanalyse devrait être opérationnalisée au sein de protocoles expérimentaux dans l'objectif de la soumettre aux régimes de vérité des sciences modernes.

Pour Angelergues (2002), l'interprétation :

« vise la mise en évidence, dans le cadre de la méthode analytique, du sens latent des paroles et agirs d'un sujet ; il s'agit de dégager des désirs inconscients et les conflits défensifs qui s'y attachent. (...) Caractérisée par une nécessaire intelligibilité de sa formulation, réductrice, proche du plus manifeste de la représentation, du généralisable et du théorique, l'interprétation a une dimension plus obscure et plus complexe en rapport avec la polysémie du langage, les symboles personnels ou l'histoire des affects » (Angelergues, 2002, p. 835-836).

De mon point de vue qui se fonde sur le raisonnement logique, interpréter n'est autre que proposer une hypothèse (de nature essentiellement abductive) qui se rapporte à un raisonnement logique faisant intervenir diverses configurations, variables, propositions, prémisses (connues à partir du cas clinique et du cadre théorique) et potentielles conclusions. En accord avec le

spectre des strates logiques survolées plus haut, une interprétation s'inscrit donc dans un univers logique hybride constitué de :

- combinaisons propositionnelles à plusieurs issues logiques (occurrences), impliquant plusieurs fonctions et de multiples conditions de vérité (sur le modèle des tables de vérité et de la logique classique que je propose comme strate encadrante) ;
- valeurs probables (Zadeh, 1965), voire indéterminées (Łukasiewicz, 1957) ou paradoxales (Priest, 1979) ;
- mondes internes possibles (Kripke, 2011) ;
- parts indémonstrables ;
- incomplétudes : propositions au statut incertain, ni démontrable, ni réfutable (Gödel, 1931) ;
- éléments d'alogicité.

Ainsi, sur le plan logique, l'interprétation psychanalytique s'inscrit simultanément dans la logique classique veillant nécessairement sur la dimension binaire vrai-faux des propositions et dans la polyvalence comme l'infinité des logiques d'une dynamique intra- et intersubjective singulière, folle, illogique, partiellement inconnue. Ces logiques sont partiellement prouvées par la connaissance du cas et ses manifestations, et en train de se construire au sein d'un processus thérapeutique mobilisant le corps, les pulsions, la mémoire, les défenses, etc. Il me semble dès lors important de formuler une interprétation face ou derrière un patient avec les précautions qu'imposent à la fois son essence hypothétique et probabiliste, et le caractère hybride, multiaxial, de l'univers logique qui la fonde. Autrement dit, interpréter ne peut avoir rien d'axiomatique, tout au contraire.

Construire le sens en psychanalyse suppose, me semble-t-il, un cheminement logique qui exige (à la manière d'un chercheur et tout en favorisant une nécessaire alogicité élaborative) de tester des hypothèses plus ou moins intra- et intersubjectives mais aussi de nommer le jeu des combinaisons, des vérités, des connaissances, des paradoxes, des possibles et des impossibles. Sans co-construire et élaborer *explicitement* (j'insiste sur ce terme) le caractère certain, probable ou incertain d'une interprétation qui sert d'appui à l'évolution thérapeutique ou de la cure, la valeur de vérité et donc la réduction normative binaire vrai-faux risque de s'imposer comme une suggestion ou une confirmation (« si vous êtes trans, vous avez un problème œdipien »). Cette dangereuse réduction à caractère implicite opère clairement au détriment de la multiplicité, de la transversalité et de la déterritorialisation qui sont, à mon sens, au cœur de la créativité d'un processus analytique à la recherche de vérités individuelles déterminées par des croisements historiques à la fois uniques, universels, culturels, politiques, économiques, etc. Paradoxalement, l'analyste doit savoir manier simultanément la logique et l'alogique, et c'est tout l'art du soin...

Logique médicale clinique

Les psychanalystes ont tendance à ne pas mélanger la logique médicale et la leur – ce qui est une erreur médicale, à mon sens. « Débusquer le symptôme pour en débarrasser le malade et pour prolonger sa vie, tel est, de façon très schématique, le projet de la médecine » suggère Brun (2002, p. 988). Elle poursuit ainsi : « Quant à la psychanalyse, elle accueille le symptôme comme un message déguisé du conflit entre deux forces opposées : celle du désir inconscient et celle de sa défense ». Il est évident que la médecine rencontre le désordre inconscient tandis que la psychanalyse est confrontée à la réalité médicale de ses analysants, tout cela dans un écart épistémique semé d'hostilités. Mais est-il judicieux de faire la psychanalyse d'une femme stérile par exemple (supposant qu'elle a un problème œdipien) sans connaître les

résultats du spermogramme de son compagnon ? La médecine fournit aux psychanalystes, sans les obliger de se laisser entièrement contaminer par une logique médicale (de plus en plus technicisée qui suscite l'aversion des psychanalystes), des vues mixtes leur permettant de mieux orienter leur prise en charge spécifique. Aussi, nous savons actuellement qu'une fois sur deux, l'infertilité provient de l'homme et que depuis une trentaine d'années, les études scientifiques révèlent une baisse inquiétante de la quantité et de la qualité des spermatozoïdes (Cohen & Droupy, 2020).

Ceci est un exemple parmi une infinité pouvant démontrer qu'une malformation ou une anomalie biologique/somatique peut représenter un des multiples facteurs explicatifs d'un trouble psychologique, ce qui n'enlève rien au rôle du psychanalyste qui se charge des éléments métapsychologiques qui s'organisent autour ou en dehors d'une anomalie. C'est aussi un exemple de l'essence multiaxiale et pluridisciplinaire de la réflexion psychanalytique. N'est-il pas plus éthique de proposer ou de soutenir une double (ou de multiples) « correction(s) » de la souffrance au lieu de s'approprier la causalité et son traitement ?

Comme je l'ai mentionné avant en accord avec Masquelet (2006), Nendaz et al. (2005), je suis d'avis que la logique psychanalytique partage des points communs avec la logique médicale et qu'il serait de l'ordre de la magie de tout réduire à l'aphorisme « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point ». Je ne crois pas non plus à la neutralité bienveillante dogmatique du psychanalyste et j'admets la nécessité qu'il occupe par moment des positions de « retrait cognitif » pour se rendre disponible à des émergences inconnues, incongrues, singulières. Malgré cela, comme tout clinicien, l'analyste – sauf s'il parvient à une rationalité justifiant le choix le plus avantageux (qui serait contraire aux postulats de base de la psychanalyse) – opère des analyses décisionnelles au cours du processus d'écoute de soi et de l'autre, comme il utilise des logiques hypothético-déductives tout en laissant travailler des processus non-analytiques. Ces processus mixtes analytiques et non-analytiques sont de nature similaire (bien qu'avec des objectifs et des repères théoriques différents) dans le raisonnement médical comme dans le raisonnement psychanalytique.

Logiques sociales, culturelles, économiques

L'idée qu'il existe une logique sociale organisée par des relations extérieures indispensables voire imposées, dans lesquelles sont pris les individus et les groupes de manière consciente ou inconsciente, n'a pas été au centre des théorisations psychanalytiques qui ont privilégié le regard subjectif et l'intériorisation/déformation du monde extérieur par la perception singulière de chaque psychisme. La causalité interne semble avoir été dissociée de la causalité externe qui la façonne. Frantz Fanon, Erich Fromm, Pierre Bourdieu et Marie Langer font partie des militants, cliniciens et universitaires qui ont plaidé pour une psychanalyse sociale. Fanon (1961), dans un livre tout aussi actuel dans le contexte néo-colonialiste libéral, est un des premiers à analyser les effets du colonialisme sur le colonisé et le colon, démontrant à sa manière que la logique sociale détermine les subjectivités. Les visions de Fromm (1971) à propos de la crise de la psychanalyse et de ses liens avec la psychologie sociale demeurent tout aussi percutantes pour ce qui concerne la survie intellectuelle et morale de l'homme dans notre société. Bourdieu (2019), dans une immense œuvre consacrée aux mécanismes de reproduction des hiérarchies sociales, aux facteurs culturels et symboliques de cette reproduction, aux agents en position de domination qui imposent leurs productions culturelles, symboliques et économiques, ne cesse de mettre l'accent sur l'impor-

tance des facteurs sociaux (le *capital social*⁸, p.ex.) dans la détermination des individus.

Plus récemment, Layton (2020) explore comment les idéologies dominantes et les prescriptions identitaires hiérarchiques imposées par la culture sont vécues dans le conflit individuel et relationnel, en fournissant des exemples cliniques et culturels. Elle décrit, à des niveaux individuels, interpersonnels et institutionnels, la mise en œuvre, dans la vie du sujet contemporain néolibéral, de « processus inconscients normatifs » renforçant les inégalités culturelles de race, de sexe, de genre et de classe.

La logique culturelle, indissociable des logiques sociales et économiques, est comprise, d'un point de vue ethnologique, comme un réservoir de connaissances commun à un groupe d'individus et comme ce qui les soude, c'est-à-dire ce qui est appris, transmis, produit et inventé, contribuant ainsi à l'interdépendance des subjectivités. De nos jours, cette logique désigne moins les particularités culturelles des divers groupes ou communautés ; elle fait référence principalement à l'offre de pratiques et de services culturels dans les sociétés modernes qui ont transformé la culture (dans une forte alliance avec les logiques économiques) en une véritable industrie globale qui contamine la diversité culturelle. Mentionnons, dans un immense champ de recherches sur le triomphe de l'industrie culturelle, la réflexion de Jameson (2011) qui englobe l'ensemble dans une « totalité » (un espace immatériel, irréprésentable, où circulent informations, savoirs, produits, capitaux) qui génère une « dédifférenciation » des sphères culturelles, économiques et sociales.

L'économie œuvre l'inconscient individuel à travers la propagande (Colon, 2021 ; Poenaru, 2021) dont les canaux de propagation se manifestent par la création d'espaces épigénétiques (Parisi, 2018) constitués autour de l'intériorisation de codes et de forces politiques et économiques de plus en plus virulents et insidieux dans le contexte digital. Paradoxalement, les connaissances psychologiques sont un des vecteurs de ces codes qui ont contribué à la constitution d'une industrie du bien-être (Illouz, 2006, 2019) dont fait partie la psychologie clinique. Illouz décrypte la valeur marchande des émotions et la manière dont le capitalisme a transformé les schémas émotionnels, tant dans le domaine de la consommation que de la production. Elle dénonce la multiplication des acteurs sociaux et institutionnels qui définissent la réalisation de soi, la santé et la pathologie, et qui font de la santé émotionnelle une nouvelle marchandise produite, mise en circulation et recyclée dans les lieux économiques et sociaux. Ce système génère, selon cette auteure, de nouvelles souffrances prêtes à être exploitées par l'industrie du bien-être dont font partie la psychologie clinique et la psychiatrie. Une thèse semblable est soutenue par Keast (2021) : des discours sur le bien-être sont apparus dans les politiques, les rapports et les recherches en matière d'éducation. Ces discours mettent l'accent sur la responsabilité personnelle, le suivi (*monitoring*) individualisé et la régulation des émotions et des comportements. Ces formes néolibérales de subjectivité et de bien-être sont souvent soutenues par les épistémologies et les discours psychologiques dominants.

N'oublions pas que ces dernières années, toutes les grandes sociétés de technologie grand public ont investi le domaine de la recherche en santé. La « googlisation de la recherche en santé » (Sharon, 2018) soulève la question de savoir comment le bien commun sera servi par cette recherche. Ces tendances s'inscrivent, selon Sharon, dans une logique double et incommensurable, où le

⁸ Bourdieu (1986) distingue quatre formes de capital : capital économique, capital culturel, capital symbolique et capital social. Il entend par capital social « l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'inter-reconnaissance » (p. 2).

gain privé et la valeur économique s'opposent au bien public et à la valeur sociétale.

L'ensemble de ces logiques auraient pu être perçu comme un produit abstrait ou intellectuel s'il ne contribuait pas aux modifications alarmantes des données épidémiologiques concernant les troubles psychiatriques (Poenaru, 2021). Schnittker (2021), par exemple, se penche sur les fondements sociaux, culturels, médicaux et scientifiques de l'état d'esprit moderne pour questionner la prédominance de l'anxiété. Selon cet auteur, les troubles anxieux sont les troubles psychiatriques les plus courants aux États-Unis, dépassant les troubles de l'humeur, du contrôle des impulsions et de la toxicomanie, et ils sont particulièrement fréquents chez les jeunes. De plus en plus d'Américains prennent des médicaments contre l'anxiété. Selon les sondages, l'anxiété est ressentie plus fréquemment que les autres émotions négatives.

Contrairement aux affirmations selon lesquelles l'anxiété est le reflet de traumatismes (vécus au cours des périodes précoces de la vie), de transitions sociales abruptes ou de révolutions technologiques, Schnittker soutient que l'ascension de l'anxiété est due à de lentes transformations des personnes, des institutions et des environnements sociaux. Les changements dans la formation de la famille, la religion, l'inégalité et les relations sociales ont incité les gens à être plus anxieux. Dans le même temps, la compréhension scientifique et médicale de l'anxiété a évolué, la mettant encore plus en évidence. L'augmentation de l'anxiété ne peut être expliquée séparément des changements dans la façon dont les patients, la société, les médecins et les scientifiques comprennent ce trouble. Illouz suggère qu'elle ne peut pas être expliquée non plus séparément des intérêts de l'industrie du bien-être.

Schnittker est l'un des nombreux auteurs qui démontrent la conjonction de logiques cliniques de nature sociale, culturelle, scientifique, etc. dont l'empreinte serait à considérer dans le cadre d'un raisonnement psychanalytique polyvalent. Rappelons également que le concept d'anomie⁹ proposé par Durkheim (1893) est à l'origine de la pathologie sociale et du suicide : de nombreux problèmes sociaux peuvent être compris comme analogues à des maladies. Fromm (2002) et Smith (2015) défendent l'hypothèse selon laquelle la société capitaliste a un impact désintégrateur sur la santé mentale des populations, car entraîne d'énormes souffrances, implicitement et explicitement.

« La transformation de la psychanalyse en composante essentielle de l'ordre social ne justifie pas le renoncement à toute analyse de l'inconscient ; non plus que les impasses des mouvements révolutionnaires, la désertion généralisée du politique. En finir avec la dictature du cogito, accepter que des agencements matériels, biologiques, sociaux, soient capables de « machiner » leur propre sort et de créer des univers complexes hétérogènes : telles sont les conditions qui devraient permettre de comprendre comment le désir le plus intime peut communiquer avec le champ social » (Guattari, 1997, 4^e de couverture).

⁹ « Le concept d'anomie forgé par Durkheim est un des plus importants de la théorie sociologique. Il caractérise la situation où se trouvent les individus lorsque les règles sociales qui guident leurs conduites et leurs aspirations perdent leur pouvoir, sont incompatibles entre elles ou lorsque, minées par les changements sociaux, elles doivent céder la place à d'autres. Durkheim a montré que l'affaiblissement des règles imposées par la société aux individus a pour conséquence d'augmenter l'insatisfaction et, comme diront plus tard Thomas et Znaniecki, la « démoralisation » de l'individu. » (Raymon Boudon, *Encyclopaedia Universalis*). Disponible en ligne : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/anomie/>

Logique politique

La trame qui soutient les logiques précédentes est indéniablement de nature politique. Layton (2020) évoque le travail de *normative unconscious processes* (processus normatifs inconscients) à propos des dynamiques des forces/catégories/pouvoirs reconnues et leur impact sur la structure et les processus psychiques individuels. Samuels (2015) de son côté montre comment le cheminement intérieur de l'analyse et de la psychothérapie, et les convictions politiques passionnées du monde extérieur, sont liés. Il apporte une perspective psychologique majeure à propos de thèmes publics tels que l'économie de marché, l'environnementalisme, le nationalisme et l'antisémitisme. Pour Samuels, les missions politiques de la démocratie moderne sont similaires aux missions psychologiques de la thérapie et de la psychanalyse modernes. Dans les deux domaines, il existe une lutte entre, d'un côté, la conscience, la libération et l'altérité et, de l'autre côté, l'oppression, la répression et la croyance omnipotente en une vérité absolue.

Dans une discussion précédente (Poenaru, 2021) consacrée à l'inconscient politique incontestablement présent chez les deux protagonistes de la rencontre thérapeutique, j'ai exprimé mes vues sur une psychanalyse qui confond position politique et scientifique en raison de son aversion pour toutes les deux. L'aversion pour les sciences est expliquée par des motifs soulignés plus haut (notamment la prétendue prédominance d'une alogicité au sein des processus psychiques) et largement discutée par Arminjon et bien d'autres au sein d'un interminable débat portant sur la scientificité de la psychanalyse. Tandis que l'aversion pour la politique est expliquée en partie par des raisons liées à la technique clinique qui exige une neutralité bienveillante donnant la priorité au libre déploiement de la parole et des associations du patient. Il est vrai qu'un conflit d'ordre politique avec son analyste peut entraîner un contrôle de l'expression verbale voire une rupture thérapeutique. Mais il peut tout aussi bien être soumis à une élaboration en lien avec les pulsions et conflits inconscients qui le sous-tendent.

Quoi qu'il en soit, il existe un ensemble de données scientifiques relatives à la crise environnementale, par exemple, qui est source d'embarras épistémique en psychanalyse tout en étant attachées à une dimension politique difficilement abordable au sein des séances de psychothérapie ou psychanalyse. Autrement dit, un individu sollicité, usé, pollué et exploité de manière croissante et sans précédent par son environnement ne peut être appréhendé que dans sa dimension interne, œdipienne, pulsionnelle (comment il internalise et utilise lui-même l'environnement en question – ce qui renforce la responsabilité individuelle interne et la passivité au détriment d'un questionnement des responsabilités externes des agents politiques et économiques). Bien que les dimensions internes soient primordiales pour la compréhension métapsychologique du patient, ce dernier risque d'être amputé de sa potentialité active (en anglais on parle systématiquement de *agency*) lui permettant de modifier l'environnement qui l'exploite et l'abuse, d'intervenir pour le réaménager afin de le rendre plus compatible avec ses limites psychiques, sa créativité, sa singularité et son équilibre interne.

Aussi, plaider directement ou indirectement pour une politique communautaire à l'opposé de la politique individualiste et capitaliste qui serait à l'origine de pathologies multiples (Courtwright, 2019; Freudenberg, 2021 ; Neidich, 2014) relève-t-il de la science, du bon sens ou de la politique ? Foucault (1975) nous suggère que l'investissement politique du corps est lié, selon des relations complexes et réciproques, à son utilisation économique, en tant que corps productif et corps assujéti, calculé, organisé, techniquement réfléchi. Aborder ces positions signifie-t-il faire de la politique avec son patient ou l'aider à se libérer de contraintes

propagandistes et économiques pathogènes et à trouver sa propre position subjective dans un univers où les subjectivités sont volontairement altérées par des logiques politiques ? Ne pas aborder ces sujets, ne signifie-t-il pas que le clinicien est en collusion avec les systèmes qui les produit ?

Logique digitale

Enfin, il me semble que cette série de strates logiques polyvalentes ne saurait pas faire l'économie de la logique digitale, puisqu'elle est actuellement la plus puissante, la plus imprévisible et la plus assujettissante. Elle est aussi le principal vecteur de la propagande politique, économique, culturelle... Dire que cette logique est réaménagée par chaque individu en fonction de son propre montage pulsionnel – ce qui est forcément vrai – me semble insuffisant en termes de facteurs explicatifs à l'heure où les temps d'écran augmentent d'année en année et où les enfants sont exposés de plus en plus tôt à une prolifération d'écrans vecteurs de publicités et de codes qui laissent leurs empreintes pour tout le reste de la vie. Selon Desmurget (2019), exprimé en « fraction du temps quotidien de veille », l'exposition aux écrans revient à un quart pour un élève de maternelle, un tiers pour un écolier de cours moyen et 40 % pour un lycéen du secondaire. De plus, les données que nous fournissons gratuitement (*digital labor*) aux géants du Web sont utilisées pour le profilage, la prédiction politique et économique, la surveillance (Zuboff, 2019), la modification des émotions (Boler et Davis, 2020), des cognitions (Neidich, 2014), des comportements (Poenaru, 2021), des selfs, des sociétés, (Wylie, 2019), etc.

Twenge (2017) est une des premières à tirer la sonnette d'alarme sur un tableau qui s'avère de plus en plus mortifère : en étudiant des enquêtes longitudinales en cours depuis plusieurs décennies aux États-Unis, elle découvre que les filles âgées de 12 à 14 ans se suicident trois fois plus en 2015 comparé à 2007. L'émergence soudaine du phénomène est rapportée à un tsunami de troubles psychiatriques et correspondrait, selon l'auteure, à l'introduction sur le marché de l'iPhone. Bien que non directement corrélées au digital, ces données posent la question d'une modification radicale des environnements de vie et de ses conséquences sur l'équilibre psychologique des individus et des jeunes en particulier. L'analyse de Twenge pourrait être mise en lien avec une fuite récente de données (publiées par *Wall Street Journal* et *The Guardian*)¹⁰ montrant des résultats d'une étude interne de Facebook : l'application Instagram a aggravé les problèmes d'image corporelle d'une fille sur trois ; dans une étude menée par Facebook auprès d'adolescents au Royaume-Uni et aux États-Unis, plus de 40 % des utilisateurs d'Instagram qui ont déclaré se sentir « peu attirants » ont dit que ce sentiment avait commencé en utilisant l'application (dont Facebook est le propriétaire).

La presse (De Foucher, 2021 ; Delorme, 2021) et les services psychiatriques ne cessent d'alerter sur une flambée, en 2021, de crises d'angoisse et de tentatives de suicide chez les jeunes. Ne s'agit-il pas d'une prolongation du tsunami de troubles psychiatriques constaté par Twenge et amplifié par la pandémie (ou la syndémie) de COVID-19 ? Certes, les données bio-psychosociales ont été radicalement modifiées par la pandémie qui débute en 2020. Mais un des facteurs explicatifs – occulté depuis la mutation sur le digital opérée par la pandémie et devenue consensuelle – demeure, comme le suggère de nombreux auteurs (AAP, 2016a, 2016b ; Courtwright, 2019 ; De Biasi, 2018 ; Desmurget, 2019 ;

¹⁰ Milmo, D., Skopeliti, C. (2021). Teenage girls, body image and Instagram's 'perfect storm'. *The Guardian*, 18 Sep 2021. Disponible en ligne : <https://www.theguardian.com/technology/2021/sep/18/teenage-girls-body-image-and-instagrams-perfect-storm>.

Godart, 2019 ; Johanssen & Poenaru, 2019 ; Mussat & Sarfati, 2019 ; Poenaru, 2019b ; Schlesinger, 2019), l'exposition aux écrans et à leurs contenus dont les effets ont été largement débattus avant la pandémie et passés sous silence par les acteurs de la santé après.

Pour Desmurget (2019), malgré une propagande qui valorise les nouvelles compétences cognitives des *digital natives* dont le cerveau se serait modifié et avantageusement adapté, la recherche concernant les écrans à usage récréatif :

« met en lumière une longue liste d'influences délétères, tant chez l'enfant que chez l'adolescent. Tous les piliers du développement sont affectés, depuis le somatique, à savoir le corps (avec des effets, par exemple, sur l'obésité ou la maturation cardiovasculaire), jusqu'à l'émotionnel (par exemple, l'agressivité ou la dépression) en passant par le cognitif, autrement dit l'intellectuel (par exemple, le langage ou la concentration) ; autant d'atteinte qui assurément, ne laissent pas indemne la réussite scolaire. (...) les pratiques numériques opérées dans la classe, à des fins d'instruction, ne sont pas elles non plus bienfaisantes. Les fameuses évaluations internationales PISA¹¹, en particulier rapportent pour les moins des résultats inquiétants » (Desmurget, 2019, p. 10).

Soyons clairs : avancer uniquement l'hypothèse d'une personnalité fragile liée au développement précoce – comme le font encore beaucoup de cliniciens – est largement insuffisant et dangereux en termes de santé publique ! Pour toutes ces raisons, la logique digitale me paraît représenter un des piliers du fonctionnement psychique de l'individu contemporain et ne peut pas être exclue de la série logique qui détermine les dynamiques psychologiques que nous observons au sein des consultations.

Conclusion

De mon point de vue, libérer l'individu de sa souffrance et de ses conflits psychologiques comme effectuer de la recherche visant à remanier le corpus théorique à disposition en s'assurant du respect des critères de scientificité, revient indéniablement à prendre en considération la multitude des strates logiques qui constituent le sujet contemporain, nos pratiques et notre environnement. Dans le travail clinique, il me paraît donc primordial de soutenir la construction d'une position psychique *a minima* émancipée des impératifs politiques, économiques, sociaux, etc. qui, nous le savons maintenant, sont à l'origine d'une aliénation (Marx, 1867) induite par la productivité, la maximisation, le profit, la valorisation/dévalorisation, les injonctions de consommation, l'exploitation des ressources individuelles et naturelles et, plus récemment, la potentielle modification des selfs par les stratégies numériques. Ne pas nommer la multitude des logiques présente le risque d'anomie (Durkheim, 1893) et donc celui de sombrer, malgré toute la bienveillance thérapeutique, dans la collusion avec l'absence d'organisation ou de loi et dans la disparition des valeurs protectrices communes à un groupe ou une société.

Revenons, pour finir ce long détour, aux deux contraintes (qui nous orientent et nous enferment dans la binarité expérimental-herméneutique) questionnées par Arminjon à propos de la logique interprétative psychanalytique :

¹¹ « Les études Programme for International Student Assessment (PISA) sont des études internationales réalisées sous l'égide de l'Organisation de coopération et de développement économique (OCDE). Elles comparent à périodes régulières et à partir de tests standardisés les performances scolaires des élèves de différents pays en mathématique, langues et sciences » (Desmurget, 2019, p. 10).

- la lecture herméneutique de la psychanalyse ne pourrait pas s'affranchir de la logique expérimentale sans renoncer du même coup à son statut de traitement psychothérapeutique ;
- se soumettre aux régimes de vérité des sciences modernes suppose que la logique interprétative de la psychanalyse soit opérationnalisée au sein de protocoles expérimentaux.

Mes réponses (provisoires) sont les suivantes :

- la lecture herméneutique de la psychanalyse peut s'associer à la logique expérimentale sans obligatoirement renoncer à son axe psychothérapeutique si nous prenons en considération la distinction clinique-théorie-recherche (exigeant des expériences de pensée et des *settings* différents autorisant les recherches mixtes qualitatives-quantitatives) et si nous admettons un des postulats qui précèdent, selon lequel le clinicien, en interprétant, est susceptible de manipuler des variables et de tester des hypothèses tout en œuvrant simultanément à la co-construction de la qualité thérapeutique. La logique herméneutique conserve donc sa valeur scientifique si nous quittons la binarité expérimental-herméneutique et si nous admettons également qu'en recherche qualitative en sciences humaines et sociales les critères de validité sont réfléchis non pas uniquement selon une philosophie positiviste et une logique expérimentale, mais selon un cumul de dimensions évoquées plus haut (Maxwell, 2012) : recherche d'explications théoriques alternatives ; recherche de preuves divergentes et de cas négatifs ; triangulation (collecte de données à partir de sources multiples, à l'aide de méthodes multiples et d'angles théoriques multiples), etc. ;
- la lecture herméneutique, dans la multitude de strates logiques mentionnée précédemment, ne perd rien de son essence ni de sa force en tant qu'outil thérapeutique ; elle est, au contraire, renforcée et validée – à condition que tout cela soit nommé et élaboré – par un raisonnement logique polyvalent et en consensus avec une épistémologie pluraliste des sciences. Cette lecture a donc la possibilité non pas de s'affranchir de la logique expérimentale (qui consiste à tester la validité d'une hypothèse en reproduisant un phénomène), mais de s'enrichir de l'hybridation de diverses strates et résultats d'évaluations empiriques (qualitative et/ou quantitatives) pour mieux s'inscrire dans les "régimes de vérité" (encore faut-il être au clair avec leur définition et leurs limites) des sciences modernes.

Ce qui précède a eu l'intention d'alimenter le débat « Logiques cliniques » ouvert par la revue *In Analysis*. En l'absence d'un *background* épistémologique et théorique psychanalytique qui examine ces questions, il m'a semblé urgent d'esquisser un modèle logique psychanalytique s'inspirant de la logique classique et contemporaine, du raisonnement scientifique et médical, ainsi que du contexte historique sans précédent que nous traversons. Sans doute, cette esquisse d'un modèle logique nécessite des développements ultérieurs et un dialogue approfondi entre professionnels, cliniciens, chercheurs et scientifiques dans l'objectif de clarifier le potentiel scientifique de la psychanalyse et sa nécessaire présence dans les milieux cliniques et scientifiques.

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- AAP (2016a). *Media and young minds*. Council of communications and media. *Pediatrics*, 138(5). (open access).
- AAP (2016b). *Media use in school-aged children and adolescents*. Council of communications and media. *Pediatrics*, 138(5). (open access).

- Andler, D. (1995). Logique, raisonnement et psychologie. In J. Dubucs & P. Lepage (Eds.), *Méthodes logiques pour les sciences cognitives* (pp. 25–75). Paris: Hermès.
- Angelergues, J. (2002). Interprétation. In A. de Mijolla (Ed.), *Dictionnaire international de la psychanalyse* (pp. 835–837). Paris: Calman-Lévy.
- Arminjon, M. (2021). La logique compréhensive à l'épreuve des faits (et réciproquement). In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 5(3). (sous presse).
- Benaroyo, L. (2016). L'éthique et l'art du soin. *Bulletin des médecins suisses*, 97(45), 1581–1583.
- Boler, M., & Davis, E. (Eds.). (2020). *Affective politics of digital media: Propaganda by other means*. London: Routledge.
- Boulanger, J., & Robert, M. (2018). Neuropsychanalyse de la fonction mnésique. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 2(3), 215–228. <http://dx.doi.org/10.1016/j.inan.2018.10.003>
- Bourdieu, P. (1986). Le capital social. Notes provisoires. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 31, 2–3.
- Bourdieu, P. (2019). *Sociologie générale, Volume 1 et 2. Cours au Collège de France (1981–1986)*. Paris: Points.
- Brun, D. (2002). Médecine et psychanalyse. In A. de Mijolla (Ed.), *Dictionnaire international de la psychanalyse* (pp. 988–989). Paris: Calman-Lévy.
- Butler, J. (1979). *The psychic life of power: Theories in subjection*. Bloomington: Stanford University Press.
- Cohen, B.-F., & Droupy, S. (2020). *Demain, tous infertiles ? Comprendre, prévenir et traiter l'infertilité masculine*. Paris: First.
- Colon, D. (2021). Les effets psychologiques de la propagande. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 5(2). (sous presse).
- Courtwright, D. T. (2019). *The Age of Addiction: How Bad Habits Became Big Business*. Cambridge: Harvard University Press.
- Damasio, A. R. (1994). *L'erreur de Descartes*. Paris: Odile Jacob.
- De Biasi, P.-M. (2018). *Le troisième cerveau. Petite phénoménologie du smartphone*. Paris: CNRS Éditions.
- De Foucher, L. (2021). *Crises d'angoisse, tentatives de suicide... depuis décembre 2020, « les troubles flambent » aux urgences pédopsychiatriques*. Le Monde (02.08.2021). Disponible en ligne : https://www.lemonde.fr/societe/article/2021/08/02/les-troubles-flambent-les-urgences-pedopsychiatriques-au-chevet-de-la-detresse-adolescente_6090259_3224.html.
- Delorme, R. (2021). *Face à la hausse des troubles psychiatriques chez les enfants, développer une politique de prévention est une priorité*. Le Monde (02.08.2021). Disponible en ligne : https://www.lemonde.fr/idees/article/2021/08/02/face-a-la-hausse-des-troubles-psychiatriques-chez-les-enfants-developer-une-politique-de-prevention-est-une-priorite_6090266_3232.html.
- Denis, P. (2002). Transfert. In A. de Mijolla (Ed.), *Dictionnaire international de la psychanalyse* (pp. 1744–1746). Paris: Calman-Lévy.
- Dennett, D. C. (1983). Intentional systems in cognitive ethology: The "Panglossian Paradigm" Defended. *Behavioral and Brain Sciences*, 6(3), 343–355. <http://dx.doi.org/10.1017/S0140525X00016393>
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1972). *Anti-Édipe*. Paris: Gallimard.
- Desmurget, M. (2019). *La fabrique du crétin digital*. Paris: Seuil.
- Despland, J.-N., Zimmermann, G., & De Roten, Y. d. (2006). L'évaluation empirique des psychothérapies. *Psychotherapies*, 26(2), 91–95. <http://dx.doi.org/10.3917/psys.062.0091>
- Durkheim, E. (1893). *De la division du travail social*. Paris: Presse Universitaires de France.
- Fanon, F. (1961). *Les damnés de la terre*. Paris: Maspero.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir*. Paris: Gallimard.
- Freudenberg, N. (2021). *At what cost: Modern capitalism and the future of health*. Oxford: Oxford University Press.
- Fromm, E. (1971). *La crise de la psychanalyse : essais sur Freud, Marx, et la psychologie sociale*. Paris: Denoël.
- Fromm, E. (2002). *The Sane Society*. London: Routledge.
- Freud, S. (1900). *L'interprétation du rêve. Œuvres complètes, IV (2003)*. Paris: PUF.
- Freud, S. (1912). *Totem et tabou. Œuvres complètes, XI (1998)*. Paris: PUF.
- Geissmann, C. (2002). Contre-transfert. In A. de Mijolla (Ed.), *Dictionnaire international de la psychanalyse* (pp. 365–366). Paris: Calman-Lévy.
- Godart, E. (2019). À propos de l'article de L. Poenaru « Inconscient digital, excitation des limites, écran bêta ». In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 3(2), 145–154.
- Gödel, K. (1931). Über formal unentscheidbare Sätze der Principia Mathematica und verwandter Systeme, I. (« Sur les propositions formellement indécidables des Principia Mathematica et des systèmes apparentés »). *Monatshefte für Mathematik und Physik*, 38, 173–198 (Traduit en anglais par van Heijenoort in From Frege to Gödel. Harvard University Press, 1971, pp. 596–616).
- Grünbaum, A. (1984). *The foundations of psychoanalysis: A philosophical critique*. Berkeley: University of California Press.
- Guattari, F. (1997). *L'inconscient machinique. Essais de schizo-analyse*. Paris: Recherches HCERES (2018). *Rapport d'évaluation*. Domaine Sciences humaines et sociales Université Paris 13, Université Paris Descartes, Université Paris Diderot (Campagne d'évaluation 2017-2018 vague D. Disponible en ligne : <https://www.hceres.fr/sites/default/files/media/publications/depot-evaluations/D2019-EV-0931238R-DEF-F0190016872-RD.pdf>).
- Illouz, E. (2006). *Les sentiments du capitalisme*. Paris: Seuil.
- Illouz, E. (Ed.). (2019). *Les marchandises émotionnelles*. Paris: Premier Parallèle.
- Jameson, F. (2011). *Le postmodernisme : ou la logique culturelle du capitalisme tardif*. Lyon: ENSBA.
- Johanssen, J., & Poenaru, L. (2019). Do big data and data mining influence our identities? Interview with Jacob Johanssen. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 3(2), 114–118.
- Keast, S. (2021). *Neoliberal wellbeing: Exploring the culture of psychological meritocracy in Australian schooling and education* (PhD thesis) Victoria University (Disponible en ligne : https://vuir.vu.edu.au/42289/1/KEAST_Sam-thesis_redacted.pdf).
- Kripke, S. A. (2011). *Collected Papers* (Vol. 1). Oxford: Oxford University Press.
- Krymko-Bleton, I. (2016). Recherche psychanalytique à l'université. *Recherches qualitatives*, 16, 52–60.
- Layton, L. (2020). *Toward a social psychoanalysis: Culture, character, and normative unconscious process*. London: Routledge.
- Lukasiewicz, J. (1957). *Aristotle's syllogistic from the standpoint of modern formal logic* (2nd ed.). Oxford: Clarendon Press.
- Marshall, C., & Rossman, G. B. (2016). *Designing qualitative research* (6th ed.). New York: Sage.
- Marx, K. (1867). *Le Capital. Critique de l'économie politique*. Paris: Éditeurs Maurice Lachatre et Cie (1872).
- Masquelet, A. C. (2006). *Le raisonnement médical*. Paris: PUF.
- Maxwell, J. A. (2012). *Qualitative research design: An interactive approach* (3rd ed.). Thousand Oaks, CA: Sage.
- Mussat, P., & Sarfati, Y. (2019). « Texto maman bobo » : un marché de l'attention dont les bébés font les frais. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 3(2), 167–173.
- Neidich, W. (2014). Introduction: The Early and Late Stages of Cognitive Capitalism. In W. Neidich (Ed.), *The Psychopathologies of Cognitive Capitalism, Part Two* (pp. 9–28). Berlin: Archive Books.
- Nendaz, M., Charlin, B., Leblanc, V., & Bordage, G. (2005). Le raisonnement clinique : données issues de la recherche et implications pour l'enseignement. *Pédagogie médicale*, 6, 235–254.
- Parisi, L. (2018). Automated cognition and capital. In W. Neidich (Ed.), *The psychopathologies of cognitive capitalism, part three* (pp. 49–84). Berlin: Archive Books.
- Poenaru, L. (2019a). La dissonance cognitive et disciplinaire de la psychanalyse. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 3(3), 234–331.
- Poenaru, L. (2019b). Inconscient digital, excitation des limites, écran bêta. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 3(2), 125–134.
- Poenaru, L. (2020). Les sciences humaines et sociales : un modèle indispensable pour la recherche psychanalytique. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 4(1), 30–41.
- Poenaru, L. (2021). Psychopathologies du capitalisme cognitivo-comportemental. À propos de l'article « Les effets psychologiques de la propagande » de D. Colon. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 5(2). (sous presse).
- Popper, K. (1959). *The logic of scientific discovery*. London: Routledge.
- Priest, G. (1979). The logic of paradox. *Journal of Philosophical Logic*, 8(1), 219–241.
- Ricoeur, P. (1965). *De l'interprétation : essai sur Freud*. Paris: Seuil.
- Rizzolatti, G., & Sinigaglia, C. (2011). *Les neurones miroirs*. Paris: Odile Jacob.
- Samuels, A. (2015). *The political psyche*. London: Routledge.
- Schlesinger, E. (2019). L'hyperconnectivité à l'épreuve de la déconnexion. Des expériences du Digital. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 3(2), 174–182.
- Schnittker, J. (2021). *Unnerved: Anxiety, social change, and the transformation of modern mental health*. New York: Columbia University Press.
- Sharon, T. (2018). When digital health meets digital capitalism, how many common goods are at stake? *Big Data & Society*, 5(2) <http://dx.doi.org/10.1177/2053951718819032>
- Smith, R. C. (2015). *Society and social pathology: A framework for progress*. London: Palgrave.
- Soler, L. (2019). *Introduction à l'épistémologie* (3e éd.). Paris: Ellipses Marketing.
- Speranza, M., & Ouss, L. (2010). La psychologie du développement et les théories psychanalytiques du développement : le problème de l'inférence et le problème de la cohérence épistémologique. *Psychiatrie de l'enfant*, 53(1), 5–29.
- Squire, L. R., & Kandel, E. R. (2005). *La mémoire. De l'esprit aux molécules*. Paris: Flammarion.
- Twenge, J. M. (2017). *iGen*. New York: Atria Books.
- Vernant, D. (2011). *Introduction à la logique standard*. Paris: Flammarion.
- Vesace, R., Nevers, B., & Padovan, C. (2002). *La mémoire dans tous ses états*. Bruxelles: De Boeck Supérieur.
- Visentini, G. (2021). Penser et écrire « par cas » en psychanalyse. L'invention freudienne d'un style de raisonnement. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 5(2), 78–81. <http://dx.doi.org/10.1016/j.inan.2021.02.001>
- Wagner, P. (2015). *La logique*. Paris: PUF.
- Wallace, W. L. (1971). *The logic of science in sociology*. New York: Aldine de Gruyter.
- Wylie, C. (2019). *Mindf*ck. Cambridge analytica and the plot to break America*. New York: Random House Publishing Group.
- Widlöcher, D. (2004). Dissection de l'empathie. *Revue française de psychanalyse*, 68(3), 981–992.
- Wittgenstein, L. (1922). *Tractatus logico-philosophicus*. Paris: Gallimard (1993).
- Zadeh, L. A. (1965). Fuzzy sets. *Information and Control*, 8(3), 338–353. [http://dx.doi.org/10.1016/S0019-9958\(65\)90241-X](http://dx.doi.org/10.1016/S0019-9958(65)90241-X)
- Zuboff, S. (2019). *The age of surveillance capitalism*. London: Profile Books.